**Jean-Michel CHAPOULIE, *Enquête sur la connaissance
du monde social. Anthropologie, histoire, sociologie.
France-États-Unis 1950-2000***

Jacques Siracusa

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ress/4758>

DOI : 10.4000/ress.4758

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2019

Pagination : 309-313

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Jacques Siracusa, « Jean-Michel CHAPOULIE, *Enquête sur la connaissance du monde social. Anthropologie, histoire, sociologie. France-États-Unis 1950-2000* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 57-1 | 2019, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 05 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ress/4758> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.4758>

Ce document a été généré automatiquement le 5 janvier 2023.

Tous droits réservés

Jean-Michel CHAPOULIE, *Enquête sur la connaissance du monde social. Anthropologie, histoire, sociologie. France-États-Unis 1950-2000*

Jacques Siracusa

RÉFÉRENCE

Jean-Michel CHAPOULIE, 2017, *Enquête sur la connaissance du monde social. Anthropologie, histoire, sociologie. France-États-Unis 1950-2000*, Rennes, PUR, 400 p.

- 1 Jean-Michel Chapoulie présente ici l'aboutissement des réflexions qui ont accompagné ses travaux depuis 50 ans. À partir d'un corpus constitué d'une centaine de monographies françaises et américaines, publiées entre 1950 et 2000, il examine les mises en œuvre de trois démarches : l'exploitation de traces, l'ethnographie et l'approche statistique, associées respectivement à l'histoire, l'anthropologie et la sociologie. Il mobilise une vaste littérature de type épistémologique et, comme Jean-Claude Passeron (*Le Raisonnement sociologique*, 1991) ou Paul Diesing (*How does social science work ?*, 1991), présente les particularités de la connaissance du monde social.
- 2 Au terme d'un panorama décrivant l'importation dans les sciences sociales, aux États-Unis et en France, du modèle déductif nomologique (DN) ou poppérien, et les controverses qu'elle engendre, l'auteur montre qu'un large consensus se dégage désormais quant à l'échec de cette « quête d'un fondement philosophique ». Il s'agit pour lui, au contraire, de « partir de l'unité – partielle et conflictuelle – des sciences sociales telles qu'elles ont existé au cours du dernier demi-siècle, [et de] dégager des pratiques les normes en usage et non [de] les inférer d'un modèle posé *a priori* » (p. 22). Ces démarches partagent une dimension interprétative essentielle ; et donc

connaissent un pluralisme conceptuel et des conflits d'interprétation : ces aspects sont des points de départ acceptables.

- 3 Comment, en l'absence d'un « large socle commun », le contrôle par les pairs est-il réalisable ? L'auteur montre qu'« il existe des accords partiels *de fait* » : par exemple, l'accord en pratique, entre chercheurs, sur l'existence de phénomènes indépendants de leurs analyses. Un autre élément unificateur est la médiation du langage ou de la culture dans la constitution de la documentation. Le langage ordinaire est un moyen de connaissance, de socialisation secondaire et de stabilisation des significations. La démonstration de la diversité des usages du langage, ou de leur indexicalité, est d'ailleurs un des acquis des sciences sociales ; cette diversité et cette indexicalité sont en retour des difficultés communes ; et les efforts pour y remédier unissent les sciences sociales.
- 4 Un autre point d'accord est la distinction entre la signification de la documentation et sa catégorisation par le chercheur. Si le modèle dit « empiriste », suggérant que les faits se seraient imposés d'eux-mêmes, est naïf, il n'existe pas pour autant de théorie qui rende compte de ce processus dont il ne reste, en général, que très peu de traces. En histoire, anthropologie ou sociologie, il dépend de l'orientation initiale de la recherche, de son déroulement et de ses inévitables et imprévisibles réorientations. Les va-et-vient et la progression par essais et erreurs semblent le lot commun de ces disciplines empiriques dont le modèle hypothético-déductif n'a jamais décrit fidèlement les processus d'élaboration.
- 5 L'interprétation de la documentation soulève des questions relatives au « cercle herméneutique », à la multiplicité des contextes pertinents, à la diversité des usages d'un même document ou à l'irréremédiable opacité de nos modes d'interprétation. Ces questions sont partagées par les trois disciplines, quoique formulées de diverses manières. La familiarisation de l'historien avec une période, et les documents qu'elle a produits, offre des remèdes analogues à ceux offerts par l'immersion de l'ethnographe et son apprentissage d'une langue ou d'une culture : la connaissance des catégories indigènes et de ce qu'elles désignent. Mais il n'existe pas de critères simples pour déterminer la validité des interprétations de la documentation ; et « cela doit être reconnu comme un *fait* qui conditionne évidemment les caractéristiques du "savoir" dans ces disciplines » (p. 119).
- 6 Un « schème conceptuel », l'élément abstrait d'une analyse, peut organiser progressivement la documentation. Il comprend à la fois des notions centrales et des hypothèses relatives à l'identité des phénomènes, leurs propriétés et leurs relations. Il ressemble à une interrogation particulière, introduit une catégorie d'intervenants auparavant négligée, explicite un univers de sens particulier ou récuse un schéma conceptuel convenu. L'élément abstrait réside dans la définition et la caractérisation des phénomènes centraux ou bien dans la démarche elle-même. Toutefois, fixer le champ et l'échelle de l'analyse, ses unités ou les contextes pertinents, par exemple, sont des choix rarement justifiés. Le schème, qui sera jugé pour sa plausibilité, détermine finalement les possibilités de généralisation à d'autres cas que ceux étudiés (la prudence étant ici plus grande en histoire qu'en sociologie). Ces cas paraissent ainsi jouer le rôle de preuves.
- 7 Le *linguistic turn* et le postmodernisme ont remis en question la notion de preuve et le rôle de l'écriture dans les trois disciplines. S'ils n'ont pas modifié les pratiques, ils ont au moins provoqué un large mouvement autocritique. Par exemple, quand l'historien

dispose d'archives « suffisantes », notamment grâce à l'administration d'État, il bénéficie d'un « réseau dense de traces et d'inscriptions qui se recoupent pour confirmer l'existence, la date, et certaines caractéristiques de ces "événements" » (p. 182). Malgré cet ancrage empirique, il existe des conflits d'interprétation : des controverses sur des ensembles d'événements (comme la Révolution française) appréhendés selon des objectifs, des schèmes conceptuels ou des conceptions des « ordres de détermination », de la causalité ou des raisons d'agir différents. Le texte de l'historien est, par ailleurs, constitué de « protocoles hétérogènes », mis en intrigue et contraints par le langage et ses ressources rhétoriques qui donnent sens aux événements et les relient à d'autres textes. Tous les liens avancés dans une monographie ne peuvent donc pas être empiriquement justifiés. Les mieux justifiés créent un environnement favorable et rendent acceptables, au moins un certain temps, les moins justifiés. Les normes collectives de jugement des historiens restent par conséquent relativement floues et sont seulement en partie partagées.

- 8 Les textes ethnographiques sont aussi vulnérables : leur ancrage empirique, leurs généralisations, leur jargon, leurs « modes d'autorité », leur silence à l'égard de la dimension subjective de l'enquête et leur négligence de la dimension intersubjective des données. Ces critiques rendront plus fréquentes les considérations « réflexives », puis conduiront finalement les anthropologues à douter de l'apport de celles-ci. L'auteur relève toutefois un point crucial : quand les notes de terrain sont exhibées, leur élaboration secondaire est obscure et affaiblit donc leur valeur probatoire, limitée souvent à la simple preuve de l'existence d'un événement. Mais ces exhibitions ont un autre but : présenter au lecteur le type d'information recueilli ou le familiariser avec les raisonnements qu'il supporte ; et le convaincre du bien-fondé de l'interprétation. Leur fonction est davantage rhétorique que justificative. La justification de l'ethnographe repose surtout sur « l'autorité du témoin averti » et, en tant que telle, est aussi vulnérable, notamment en raison de l'absence de recoupement (valorisé en histoire). Mais, en anthropologie, les bases factuelles sont moins l'objet de controverses que les orientations théoriques. La réitération des monographies étant rare (et peu valorisée) et les réexamens se limitant quant à eux aux œuvres les plus visibles, l'explicitation des points vulnérables est, elle aussi, rare. Si la socialisation de l'ethnographe est souvent présentée comme un « critère ultime » d'évaluation, elle est elle-même difficile à évaluer. Finalement, les erreurs (notamment la « surinterprétation ») font sans doute l'objet d'un plus large consensus en anthropologie que les critères positifs.
- 9 Examinées à l'aune des questions précédentes, les monographies à base d'enquêtes statistiques sont problématiques. En tant que documentation non collectée par le chercheur lui-même, et souvent non contextualisée et critiquée comme le ferait un historien avec ses traces, elle est sujette à une incertitude plus grande que celle des autres types de documentation. Sa catégorisation (la mise en variable) est fortement contrainte par l'instrument de recueil standardisé (le questionnaire, sa passation et le codage) ; et les distinctions du « code » sont rarement des distinctions en usage dans les populations enquêtées. Le passage de ces variables aux « variables conceptuelles », abstraites, suppose souvent une sorte de généralité qui, en sciences sociales, est douteuse, notamment en raison des processus interprétatifs à l'origine de la constitution de la documentation. L'interprétation de ces variables abstraites relève inévitablement d'une forme d'arbitraire, et l'analogie avec la mesure en physique est injustifiée. Pourtant cette documentation subit souvent des traitements sophistiqués.

Les modèles causaux, que l'auteur avait examinés dès 1969, sont ici vivement critiqués (en référence aux travaux de David Freedman) : hypothèses non vérifiées, fascination pour le calcul, carriérisme ou difficultés à relier clairement « le langage des variables statistiques et celui des sciences sociales ». En somme, la sophistication des traitements ne garantit pas une solidité plus grande des analyses, le contraire est même suggéré.

- 10 Jean-Michel Chapoulie défend les monographies qu'on pourrait qualifier d'exigeantes à la lumière des interrogations qu'un chercheur bien informé serait incité à formuler. Il signale d'ailleurs, en passant, le caractère éphémère de la quasi-totalité des théories, sociologiques ou anthropologiques, sans base empirique circonscrite, proposées depuis un demi-siècle. Sa recherche d'unité ou de critères garantissant des accords partiels entre praticiens le conduit à caractériser comparativement ce que chaque discipline a su progressivement instaurer et transmettre. Par exemple, « la solidité empirique assurée à une partie [des recherches historiques] par un encadrement de "faits établis", conséquence de l'ancienneté des recherches sur certains sujets, fait généralement défaut aux recherches ethnographiques. On ne retrouve pas non plus ici la relative homogénéité des pratiques qu'assurent, en histoire, les éléments depuis longtemps fixés de la démarche historique » (p. 263). Un ordonnancement apparaît, valorisant le « métier » de l'historien.
- 11 L'ethnographe, anthropologue ou sociologue de la tradition de Chicago, est soumis à un contrôle collectif plus faible ou plus difficilement réalisable, mais produit des schèmes d'analyse qui suscitent un intérêt collectif souvent plus durable que celui suscité par des monographies à fondement statistique. On notera l'absence des travaux à base d'entretiens, qui représentent une très grande part des travaux sociologiques français, mais dont on pourrait aisément estimer le faible rang sur cette échelle : l'avant dernière position. Un dernier point renforce cet ordonnancement : la sélection de la documentation, c'est-à-dire des aspects des phénomènes pris en compte, et la force de conviction du texte sont inévitablement dépendants de valeurs et donc de préoccupations politico-morales. La sociologie, dont les analyses dépendent davantage, aux États-Unis comme en France, d'engagements dans des valeurs, est la plus perméable des trois aux influences extérieures ; ce qui s'est parfois révélé fécond, mais ce qui, en général, restreint l'intersubjectivité des recherches. Elle est néanmoins créditée d'une contribution particulière : la production d'une forme de savoirs « critique ou négative » (p. 369) à l'aune de laquelle elle n'aurait pas à rougir.
- 12 Cet essai comparatif, d'une rare érudition, décrit donc de multiples vulnérabilités inhérentes aux pratiques de recherche, qui sont autant de sources d'échanges potentiels entre chercheurs. Accroître la conscience de ces fragilités et de leurs conséquences est un apport essentiel de l'ouvrage.

AUTEURS

JACQUES SIRACUSA

Université Paris-8, CRESPPA-GTM